

Langue et diversité culturelle
P. Mouguiama-Daouda
Département des Sciences du langage
Université Omar Bongo

La langue est certainement ce qui permet à tout individu de se situer, par rapport à d'autres individus, dans l'espace et, parfois, dans le temps. C'est un trait essentiel lorsqu'on veut définir l'ethnie. Par exemple, dire qu'on parle *kikongo*, ce n'est pas seulement se référer à un code linguistique, c'est implicitement se considérer comme membre d'une communauté, que d'autres traits concourent à également à cerner. Parler *kikongo* c'est, en réalité, se définir comme *Mukongo*. Un individu *mukongo* partage avec les membres de sa communauté le même idiome et d'autres traits culturels : le système de filiation, les clans, le répertoire des noms de personnes, les récits d'origines, les mythes, etc. Toutes choses qui constituent le groupe *kongo*, en tant qu'unité ethnique différenciée. C'est pourquoi, d'ailleurs, on parle de groupe ethnolinguistique. Et, comme on peut le constater avec l'exemple précédent, de nombreuses langues bantu utilisent le même radical pour la langue et l'ethnie, *-kongo* en l'espèce. La différence se fait au niveau du préfixe, *ki-* pour la langue, *mu-* pour l'ethnie. On peut ajouter d'autres illustrations : on parle *civili*, on est *muvili* ; on parle *yisangu*, on est *musangu*. Cette solidarité entre la langue et l'ethnie est un trait universel, ainsi que le prouvent des exemples d'autres famille linguistiques : on parle le breton, on est Breton ; on parler le basque, on est Basque. Là où les langues bantu utilisent des préfixes différents pour désigner le nom de la langue (le glossonyme) et le nom de l'ethnie (l'ethnonyme), le français utilise le changement de catégorie grammaticale : *je parle le français*, nécessairement orthographié avec un *f* minuscule ; *je suis Français*, nécessairement orthographié avec un *F* majuscule. Le terme avec minuscule renvoyant au nom, celui avec majuscule à l'adjectif. On a donc là quelque chose de très courant à l'échelle des langues du monde, l'expression du lien nécessaire entre la langue et la culture, manifeste dans les catégories linguistiques.

Naguère on définissait aussi l'ethnie en tenant compte de la forme du crâne, de la couleur des cheveux, de la couleur de la peau, en fait de tout ce qui constitue le phénotype. Or on sait maintenant que l'influence de certains facteurs sur ces caractères physiques – notamment l'alimentation et l'environnement – peut contribuer à mettre dans un même groupe des individus aux origines différentes et, inversement, dans des ethnies différentes des êtres aux origines identiques. C'est pourquoi, de nos jours, c'est le génotype qui est utilisé dans les tentatives de catégorisation des groupes de populations : à partir de l'extraction et du séquençage de l'Adn on isole les principaux marqueurs génétiques d'une population. Mais ici également, la définition de l'ethnie n'est pas aisée à cause du brassage des populations.

La langue présente donc l'avantage, comparativement aux autres traits culturels et aux marqueurs biologiques, d'être immédiatement saisissable comme trait distinctif. Si elle ne permet pas toujours de déterminer précisément *ce que l'on est*, elle permet certainement de déterminer *ce que l'on n'est pas*. En outre, et c'est peut-être le plus important, elle aide à exprimer tous les autres traits culturels. La langue est le véhicule de la culture, son canal d'expression privilégié. Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf, deux grands linguistes-anthropologues du début du XXème siècle, vont même plus loin en postulant que la langue structure la pensée. Apprendre une langue ce n'est pas seulement apprendre un système de signes, c'est apprendre un mode de pensée ; la langue détermine les catégories culturelles. Les conséquences

de cette hypothèse, dite *relativiste*, sont considérables et conduisent inévitablement à poser un certain nombre de questions.

On peut déjà se demander si, aux quelques 6000 langues parlées actuellement dans le monde, correspondent autant de modes de pensée. Autrement dit, y-a-t-il une stricte corrélation entre la diversité linguistique et la diversité culturelle ? Ainsi posé, on extrapole certainement l'hypothèse relativiste. En réalité, on peut douter de la validité empirique d'une telle position extrême car on peut parler la même langue et appartenir à des cultures différentes. Les *Babongo* qui vivent aux environs de Mimongo parlent la même langue que les *Mitsogo* ; ceux-là sont des chasseurs-cueilleurs semi-nomades, ceux-ci sont des agriculteurs, sédentaires. Les Luo du Kenya parlent une langue nilotique, mais comme leurs voisins, locuteurs de langues bantu, ils pratiquent la circoncision. Inversement, on peut partager les mêmes traits culturels et parler des langues différentes : les Pygmées de l'Ouest, répartis entre le Sud du Cameroun, le Gabon, le Congo Brazzaville et la RDC partagent des traits culturels qui ne retrouvent pas chez les Bantu : semi-nomadisme, chasse, collecte des produits de la forêt, etc. Pourtant, ces différents groupes Pygmées parlent des langues différenciées. On est donc là en présence de populations qui partagent fondamentalement les mêmes traits culturels mais qui ne peuvent pas communiquer entre elles. Ainsi, l'homogénéité linguistique n'induit pas automatiquement l'homogénéité culturelle. En réalité, au cours de l'histoire, les populations changent de langues, de cultures et reçoivent des flux génétiques d'autres populations. On peut partir d'une situation initiale avec des langues différentes qui, lors de phases ultérieures, finissent par s'unifier ; la convergence linguistique ne se fait pas nécessairement avec l'abandon des concepts liés à la culture originelle. C'est ce qui a dû se produire pour les Pygmées qui expriment les concepts de leurs cultures dans des langues étrangères. On peut tout aussi tendre vers la convergence culturelle et exprimer des nouveaux concepts dans des langues maternelles. Lorsqu'un locuteur omyènè traduit les concepts de « réfrigérateur », de « téléphone » et d'« avion » respectivement par *nago yi nkei* (la maison du froid), *ogoli wotangani* (le fil ou la corde du blanc), *nyoni yotangani* (l'oiseau du blanc), il utilise les ressources de sa langue pour dénommer des nouvelles réalités.

Pour autant, si les situations de contacts peuvent biaiser le lien entre la langue et la culture, il n'en demeure pas moins que la bi-univocité de la relation constitue le cas le plus courant. Cela admis, l'hypothèse de la relativité linguistique, en tant qu'elle induit automatiquement la diversité culturelle, est facilement vérifiable. Lorsque qu'un anglais utilise le terme *mother*, il veut désigner la personne qui l'a mise au monde, sa génitrice ; et lorsqu'il utilise *aunt* il veut désigner la sœur de sa génitrice. Quand un Punu utilise le terme *nguji*, il désigne non seulement sa génitrice mais aussi les sœurs de celle-ci. Certes, les référents sont les mêmes dans les deux cas : la génitrice et sa sœur. Mais les concepts, représentations déduites d'une opération d'abstraction sur les référents, sont différents : les Anglais ont deux mots-concepts pour deux référents (*mother* « génitrice », *aunt* « sœur de la génitrice »), les Punu ont un mot-concept pour deux phénomènes (*nguji* « génitrice, sœur de la génitrice »).

Apprendre le vocabulaire de la parenté d'une langue, c'est donc apprendre une logique de conceptualisation particulière, un système qui n'est pas nécessairement identique d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre.

Un autre exemple. Les termes *gungarr*, *dyibaarr*, *guwa*, *naga* du guugu-yimidhirr, langue parlée au nord-est de l'Australie, désignent quatre points d'un plan horizontal dont l'existence cognitive a été démontrée. Ces quatre points correspondent globalement, mais seulement globalement, aux points cardinaux. En réalité, dans cette culture, le repérage et le déplacement dans l'espace se fait de manière absolue. Les Guugu-Yimidhirr ne se réfèrent jamais par rapport à « la gauche », à la « droite », à ce qui est « devant », à ce qui est « derrière ». Si on se risque à une traduction ou, plus exactement à une transposition linguistique, on dira que les mots *gungarr*, *dyibaarr*, *guwa*, *naga*

correspondent, en français, à Nord, Sud, Ouest et Est. Ils ne sont pas utilisés seulement lorsque les personnes ou les choses sont loin du locuteur ; ils le sont dans tous les contextes de communication, par exemple pour situer des convives dans une salle, des objets sur une table, des joueurs sur un terrain, etc. Apprendre ces mots, c'est apprendre un système particulier de représentation de l'espace qui n'a rien à voir avec celui que l'on retrouve dans la plupart des cultures du monde, notamment en français. En effet, d'une manière générale, l'espace est conceptualisé de manière relative, en référence aux parties du corps : les bras déterminent la gauche et la droite, le visage et le dos déterminent ce qui est « devant » et ce qui est « derrière ». Ce n'est pas le cas en guugu-yimidhrr où on a un repérage absolu dont la mise en œuvre nécessite une carte mentale précise.

On perçoit bien la nécessité de décrire toutes les langues du monde car, au rythme où celles-ci disparaissent – selon l'UNESCO une langue meurt toutes les deux semaines – et compte tenu de la tendance à la généralisation de grandes langues de communication, un pan important de l'histoire culturelle de l'humanité peut disparaître. L'Afrique est particulièrement concernée de ce point de vue car la majorité des langues qui y sont parlées sont menacées à court ou moyen terme. D'ailleurs, il paraît évident, qu'à des périodes anciennes, de nombreuses langues y ont déjà disparu sans laisser de trace. A l'échelle du monde, on estime à des dizaines voire des centaines de milliers, le nombre de langues qui auraient disparu par le passé. C'est ce qui pourrait expliquer que la diversité linguistique y est moins marquée qu'en Amérique et dans les îles du Pacifique. Compte tenu de l'origine africaine des langues modernes, on s'attendrait à y trouver davantage de différences entre les langues. Cependant, les linguistes y identifient seulement quatre familles. Alors que dans le pacifique, l'île de Vanuatu atteste à elle seule 200 familles linguistiques ! Et en Amérique, les langues sont rangées dans au moins 100 familles ! L'Europe est le continent où la diversité linguistique est la moins importante puisque l'indo-européen y règne sans partage, même si le basque, langue sans lien avec aucune autre dans le monde, le hongrois et le lapon, qui appartiennent à la famille ouralique, y constituent des minorités. A contrario, le continent noir est celui où est attestée la plus grande diversité génétique.

Qu'en est-il de la diversité culturelle sur le continent africain ? On peut dire qu'elle y est particulièrement marquée. En effet les quatre familles linguistiques représentent environ 2000 langues, elles-mêmes regroupant plusieurs dialectes. Et c'est dans cette structuration interne des composantes linguistiques qu'il faut voir la possibilité d'expression de la diversité culturelle. Ainsi, si au Gabon, il y a une dizaine de groupes linguistiques, ceux-ci sont constitués de dialectes dans lesquels les particularités culturelles sont exprimées. Par exemple, le groupe téké comprend des langues qui présentent incontestablement des caractéristiques communes. Mais, à l'intérieur de celui-ci, il y a des matrilineaires et des patrilineaires. A un niveau plus général, les langues bantu, estimées entre 400 et 600, expriment des réalités culturelles très variées, même si on peut postuler l'existence d'un substrat commun. Qui y a-t-il de commun entre la musique, la danse, l'art vestimentaire des Zulu et ceux des Punu ? Qui y a-t-il de commun entre le panthéon des Yorouba, celui des Mitsogo et celui des Dogons qui, pourtant, parlent des langues de la même famille Niger-Congo ? Si on peut admettre l'hypothèse d'une matrice originelle, force est de constater que la diversité actuelle est grande.

La sauvegarde du patrimoine intégral de l'humanité passe par l'acceptation et la défense de la diversité linguistique. Il est heureux de constater que les grands organismes internationaux, tel que l'UNESCO, accordent une importance toute significative à la *bioculture*, définie comme la sauvegarde de la diversité biologique autant que de la diversité culturelle. En effet, les langues menacées de disparition encodent des savoirs sur la faune et la flore, dont certains peuvent véritablement aider à promouvoir une pharmacopée au service du développement. L'Afrique, dont les systèmes de santé ont été conçus sans tenir compte de l'environnement socioculturel, peut améliorer ce secteur en intégrant les savoirs endogènes tels qu'ils sont codifiés dans les langues locales. De même, leur utilisation lors de

campagnes de prévention et plus généralement en milieu hospitalier (interface médecin-malade) peut être d'une grande utilité dans la mise en place d'un système de santé efficient. L'éducation, autre domaine prioritaire pour les nations en devenir, ne peut servir de levain au développement que si les langues nationales sont intégrées dans les programmes scolaires et académiques. On rappellera ici un constat établi scientifiquement : il y a moins d'échecs lorsque les enfants sont initialement scolarisés dans leurs langues maternelles. Ils comprennent mieux les autres matières (mathématiques, sciences de la vie, etc.) et ils apprennent plus facilement d'autres langues étrangères.

On le voit, un véritable développement ne peut être possible que si on intègre la quintessence des savoirs traditionnels dans la recherche et la construction d'un mieux-être qui passe, assurément, par une ouverture aux autres civilisations.

Il s'ensuit que toute réflexion sur le développement doit également prendre en compte les aspects liés aux dynamiques urbaines. Libreville est, à l'échelle de l'Afrique, l'une des villes dans laquelle le plurilinguisme est très développé ; on y parle plusieurs centaines de langues. Les échanges mettent en contact des langues bantu ; celles qui y sont implantées il y a plusieurs siècles et celles qui y ont été introduites par des migrations récentes. Il y a aussi le contact entre les langues bantu et les autres langues du Niger-Congo (yorouba, éwé, bambara, sango, etc.). Il y a encore le contact avec des langues du nilo-saharien (kanouri, etc.), de l'Afro-asiatique (haoussa, etc.). Il y a enfin le contact avec des langues d'autres continents : indo-européennes (français, anglais, etc.), sino-tibétaines (mandarin, etc.), austronésiennes (malais, malgache), etc. Tous ces codes véhiculent des valeurs et des croyances culturelles particulières ; la religion, les modes de production, les systèmes d'organisation sociale sont différents.

La diffusion des langues peut conduire à la convergence linguistique car, comme le dit Louis-Jean Calvet « la ville aspire du plurilinguisme pour recracher du monolinguisme ». Le résultat prend souvent la forme d'une langue véhiculaire (koinè, pidgin, etc.). A Libreville, c'est le français local, influencé par les langues bantu, qui sert de langue d'union. Mais on voit également émerger des codes particuliers, en marge des grandes langues de communication, qui contribuent à véhiculer des cultures souvent originales. Le javanais, le verlan, le flagada, etc. sont l'expression de cette diversité.

Le contact des langues observé induit souvent celui des cultures. Prenons, à titre d'exemple, le domaine de l'art culinaire où les apports extérieurs sont nombreux : *tiéboudien*, *bissap*, *nem*, *atiéké*, *aloko*, *yassa* sont des mots renvoyant à des codes alimentaires qui se diffusent au Gabon. Et si le *ndolé* n'a pas encore fusionné avec le *tiéboudien*, ni le manioc avec le fromage, déjà certaines personnes accommodent les feuilles de manioc avec la mayonnaise !

Faut-il s'en plaindre ?